

INFANTICIDE, INCESTE, CANNIBALISME... LES VRAIS CONTES DE GRIMM

Il s'en passe de belles dans les belles histoires des frères Grimm, bien plus trash que ce qu'on en a retenu. A lire dans "BoOks", à l'occasion du Salon du livre Jeunesse de Montreuil.

J'aimerais vous raconter une histoire: il était une fois une femme qui désirait, plus que tout au monde, avoir un enfant. Un jour d'hiver, elle se coupa le doigt en épluchant une pomme sous le genévrier de son jardin, et un peu de sang s'égoutta sur la neige. Neuf mois plus tard, elle donnait naissance à un garçon à la peau blanche comme neige et aux lèvres rouges comme sang. Elle mourut hélas à sa naissance et, le temps passant, son mari finit par prendre une nouvelle femme, qui lui donna une fille.

Cette belle-mère haïssait le garçon et lui rendait la vie impossible. Un jour, elle l'invita à choisir une pomme dans un coffre ; au moment où le bambin se penchait pour la saisir, elle claqua si fort le couvercle que l'enfant eut la tête arrachée. La marâtre replaça la tête sur le cou et assit le garçonnet sur une chaise. Quand la petite fille méchante rentra à la maison, sa mère l'encouragea à réclamer à son frère la pomme qu'il tenait à la main: *«Et s'il ne te répond pas, flanque-lui une bonne claque.»* Évidemment, il resta muet, et sa sœur en le giflant fit valdinguer sa tête.

« Ne t'inquiète pas, je sais comment dissimuler ton crime », déclara la femme à la petite. Et de découper le garçonnet en menus morceaux pour le faire cuire en ragoût. Le soir venu, elle servit ce mets à son mari qui, ignorant tout du drame, l'apprécia tant qu'il en mangea jusqu'à la dernière bouchée, jetant les petits os sous la table.

Éperdue de chagrin, la fillette entreprit alors de recueillir les os de son frère pour les déposer au pied du genévrier. Bientôt, un oiseau splendide surgit des branches en chantant merveilleusement une chanson qui disait ceci :

*Ma mère m'a tué
Mon père m'a mangé
Ma sœur a enterré mes os,
Sous le genévrier.
Bel oiseau que je suis !»*

Ainsi commence le «Conte du genévrier», l'un des «*Märchen*» recueillis par Wilhelm et Jacob Grimm et publiés initialement dans les «Contes de l'enfance et du foyer», en 1812. Dans la suite de l'histoire, justice est rendue quand l'oiseau utilise son chant pour détruire sa belle-mère et recouvrer forme humaine.

Danser jusqu'à la mort dans des souliers de fer chauffé à blanc

La plupart des lecteurs savent que la version originelle des contes de Grimm est plus violente et atroce que leur version contemporaine. On y voit la reine meurtrière assurer le spectacle lors des noces de Blanche-Neige, obligée de danser jusqu'à la mort dans des souliers de fer chauffé à blanc; les demi-sœurs de Cendrillon se mutilent les pieds (se coupant l'orteil et un bout du talon) pour entrer dans la pantoufle. Les histoires d'origine, comme on pouvait le lire dans «National Geographic», «*racontent la vie telle que l'ont connue des générations entières d'habitants d'Europe centrale – capricieuse et souvent cruelle.*»

La culture populaire a récemment réinventé les frères Grimm en charlatans itinérants (dans le film éponyme de 2005) et en fondateurs d'une dynastie d'inspecteurs paranormaux (dans la série télévisée policière Grimm). Mais, dans la réalité, le tandem exerçait un métier presque aussi étrange, bien que moins fringant: ils étaient philologues. La rédaction d'un dictionnaire définitif de l'allemand était leur grand œuvre – même s'ils n'en étaient qu'à la lettre F au moment de la mort de Jacob, en 1863, quatre ans après le décès de son frère cadet.

Les philologues ont pour vocation de remonter à la racine des mots, et les frères Grimm voyaient également les histoires qu'ils avaient commencé de réunir, au début du XIXe siècle en Allemagne, comme des racines dans leur genre. Et ils n'étaient pas seuls à le penser. J.R.R. Tolkien, autre philologue fasciné par les contes de fées, affirmait que s'interroger sur leur origine revenait à s'interroger sur «*l'origine du langage et de l'esprit*».

Quelle germanité ?

Le romancier contemporain Philip Pullman, qui a récemment publié un livre où il se propose d'adapter cinquante de ses contes de Grimm préférés, a un jour décrit leur collection comme «*la source première*» (1). L'austère simplicité des récits, les ingrédients susceptibles d'être panachés à l'infini et cette capacité du conte à conserver son identité par-delà d'innombrables remaniements leur confèrent une essence primitive qui les apparente au mythe. (On trouve trace d'un culte de l'arbre répandu dans l'Europe païenne et du mythe égyptien du meurtre et de la résurrection d'Osiris dans le Conte du genévrier).

Mais les fondations que les frères Grimm se croyaient en train d'exhumer étaient nationalistes et romantiques. Leur compilation était à leurs yeux – pour reprendre les termes de la spécialiste Maria Tatar – «*une forme de résistance passive, de sourde protestation contre l'occupation napoléonienne, une initiative visant à poser les bases d'une identité culturelle allemande.*» Les «*Märchen*» constituaient un pan de l'étoffe de la germanité.

Cette assimilation allait peser lourd après la Seconde Guerre mondiale, quand la cruauté saisissante des histoires (où l'on trouve des actes de cannibalisme, d'éventration, d'assassinat par immersion dans un tonneau rempli de serpents venimeux [*dans «Les Douze Frères»*], etc.) et les accès d'antisémitisme seraient pris pour preuve d'une psyché nationale pervertie – sinon comme la véritable cause du mal.

Ironie de l'histoire, les contes de Grimm n'étaient pas si allemands que ça. La préface à la première édition l'annonçait aux lecteurs: ils s'apprêtaient à découvrir des histoires qui, certes puisées à de multiples sources, étaient «*les plus anciens et les plus beaux contes*» présentés «*dans une forme aussi pure que possible*».

Le second volume, publié en 1815, et qui se prétendait «*purement allemand*», mettait particulièrement en valeur les récits de la conteuse Dorothea Viehmann, dont la mémoire montrait, certifiaient les frères Grimm, que «*l'attachement à la tradition est bien plus fort, chez les personnes qui adhèrent toujours au même mode de vie, que nous (qui avons tendance à vouloir changer) ne pouvons le comprendre.*»

Viehmann, qu'ils prétendaient «*paysanne*», était en vérité femme de tailleur, et issue d'une lignée de huguenots français. Comme l'écrit Maria Tatar dès les premières pages de son nouveau livre, «*The Annotated Brothers Grimm*», Viehmann «*était très vraisemblablement aussi familière des contes de fées français que des Märchen allemands*».

Quelle tradition orale ?

Les contes – où l'on trouve «*Barbe-Bleue*» et «*Le Chat botté*», qui disparaîtront des éditions ultérieures pour excès de francité – relevaient d'un genre qu'avait popularisé à l'écrit, un siècle plus tôt, Charles Perrault et un cercle d'écrivains parisiens de bonne famille. Il s'agissait d'œuvres littéraires sophistiquées destinées à un public adulte; l'idée même d'une littérature spécifique pour les enfants n'apparaîtrait pas avant le XIXe siècle.

La compilation des frères Grimm incarnait une entreprise d'une tout autre nature, qui préfigurait le tout nouveau domaine des sciences du folklore; il s'agissait avant tout d'un acte de nostalgie, reflet d'un désir partagé de se réapproprier des traditions culturelles alors en voie d'extinction.

Rien n'est plus moderne que l'idéalisation du passé prémoderne, fût-il en partie imaginaire. La plupart des sources des frères Grimm n'étaient pas des paysannes, mais leurs pairs bourgeois et instruits. Le «*Conte du genévrier*», tout comme un autre récit emblématique, «*Le Pêcheur et sa femme*», leur fut ainsi transmis sous forme écrite par le peintre Otto Runge, qui usa pour la circonstance du patois hambourgeois.

Le problème, quand on entend restituer une tradition orale prétendument authentique, c'est le mouvement perpétuel dont ladite culture est animée. Dans la même population et au même moment de l'histoire, telle conteuse peut souligner les passages effrayants d'un récit quand telle autre en valorise les parties comiques. Elle peut intégrer les objets alentour (raison pour laquelle les fuseaux et les rouets occupent une telle place dans les contes; le récit aidait à passer le temps pendant que s'accomplissaient en compagnie les tâches domestiques routinières). «*Le conte de fées fait sans cesse l'objet de transformations et de retouches*», écrit Pullman dans l'introduction de son livre. Lequel Pullman, armé de cette conviction, procède au remodelage, lissage et autres ajouts de collagène qui participent de l'œuvre collective.

Le batracien qui voulait coucher avec une princesse

Au fil des siècles, des mues successives ont permis aux contes les plus populaires d'épouser les goûts et les valeurs changeants de leur auditoire ; c'est ainsi que les histoires se sont montrées de plus en plus soucieuses de l'idéal du grand amour. Songeons à la croyance répandue selon laquelle le personnage qui donne son titre au «Prince Grenouille» retrouve forme humaine quand la princesse daigne l'embrasser.

La version qu'en donnent les frères Grimm ne témoigne pas d'une telle humilité ou d'une telle compassion de la part de l'irascible jeune fille. Le conte s'ouvre sur sa promesse de prendre la grenouille pour compagnon de jeu, de la laisser s'asseoir à ses côtés pendant les repas, manger dans son assiette, et même partager son lit s'il lui rapporte son jouet préféré, une balle en or tombée au fond d'un puits insondable.

La chose faite, elle tente de revenir sur son engagement, mais son père décrète qu'elle doit tenir parole. Face à l'insistance de la grenouille à partager son lit, la princesse finit par jeter violemment le batracien contre le mur. Sa vraie forme, celle d'un beau prince, est alors révélée et tout est pardonné.

Le baiser transformateur est tout aussi absent de la version que donnent les frères Grimm de «Blanche-Neige». L'héroïne s'éveille d'un sommeil enchanté quand les serviteurs qui transportent son cercueil de verre au château du prince trébuchent sur la route, expulsant sous le choc le morceau de pomme empoisonné coincé dans sa gorge. Blanche-Neige est sauvée, en somme, par un banal accident du travail. [...]

Laura Miller

Article initialement paru dans le magazine "Harper's", traduit par Sandrine Tolotti

Les contes cruels des frères Grimm

Éviscérations, incestes, empoisonnements, actes de cannibalisme, infanticides... Il s'en passe de belles dans les contes de Grimm, même édulcorés au gré des rééditions pour sacrifier à la morale austère de la bourgeoisie allemande du XIXe siècle. Ces récits d'apprentissage sont l'une des expressions les plus sublimes de cet art qui consiste à se raconter des histoires pour apprivoiser nos démons ordinaires, et qu'on appelle la littérature.